

J'en conclus que c'était un effet des intrigues du chef de la baie. Pour le punir, je ne l'invitai pas à diner : il en fut si affecté, que pour expier sa faute il m'apporta des vivres en quantité, et me promit de mieux se conduire à l'avenir. Je lui pardonnai, nous devînmes de nouveau bons amis. Young me fit présent de provisions, mais il demanda pour une plus grande quantité un prix si exorbitant, sous prétexte qu'elles appartenaient au roi qui les avait taxées, que je le laissai les remporter à terre.

« J'allai à terre l'après-midi, pour visiter le village de Tavaoa où l'immortel Cook avait perdu la vie. Nous avons débarqué sur le même rocher qui avait vu tomber ce grand homme. On nous a montré ensuite la partie d'une montagne où son corps avait été brûlé ; elle offre plusieurs excavations dans l'une desquelles sont déposés les ossemens des rois de l'île.

« Nous nous sommes arrêtés pour rendre nos devoirs à la sœur du grand chef de Tavaoa, c'était une vieille femme âgée de quatre-vingt-dix ans et aveugle. Young m'ayant présenté, elle me prit la main et voulut la baiser, ce que je ne permis pas. Elle était assise sous un grand arbre, et entourée d'une foule de jeunes gens des deux sexes qui avaient l'air de s'amuser de la singularité de sa tournure. Elle parla beaucoup de son

attachement pour les Européens et déplora amèrement la mort du capitaine Cook.

« De retour à bord, j'y trouvai quelques matelots des États-Unis d'Amérique. L'un d'eux était allé l'année précédente à la côte nord-ouest de ce continent. Il m'apprit que nos établissemens y avaient été attaqués et détruits par les naturels. Je fus d'autant plus porté à le croire, que ces informations s'accordaient avec les nouvelles données avant notre départ d'Europe par les journaux de Hambourg.

« M'étant approvisionné des vivres dont j'avais besoin, je mis à la voile le 16 ; j'étais le 19 devant Otouaï. En approchant de la baie d'Onëimi, je mis en travers, pour attendre quatre pirogues qui s'avançaient vers nous. Les insulaires n'avaient à vendre que des bagatelles. Le vent ayant fraîchi, nous avons atteint l'extrémité occidentale de l'île, où nous fûmes pris par les calmes. Ensuite les courans nous portèrent entre Otouaï et Oniheou. Tamoury, roi de ces îles, vint nous voir ; il me souhaita le bon jour en anglais, et me montra plusieurs certificats qui lui avaient été donnés par les capitaines de divers navires qui avaient relâché à Otouaï. Il les prenait pour des titres de recommandation ; quelques-uns cependant ne lui étaient pas favorables ; j'en pris occasion de l'exhorter à être plus obligeant pour

les personnes dont il désirait obtenir des témoignages honorables de sa conduite, et de mieux traiter qu'il ne l'avait fait précédemment, les navigateurs européens qui aujourd'hui préfèrent s'arrêter à Ovaïhy plutôt qu'à Otouaï.

« Apprenant que nous venions d'Ovaïhy, il fut très-curieux de savoir ce qui s'y passait. Je lui racontai que Tameamea était actuellement à Vahou, et que depuis long-temps il serait allé à Otouaï, sans une maladie épidémique qui s'était répandue parmi ses troupes, et qui peut-être l'obligerait à abandonner ses conquêtes, et à retourner dans son île. Cette nouvelle fit très-grand plaisir à Tamoury; il me dit qu'à tout hasard, il était décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ajoutant qu'il avait trente mille guerriers dans son île; sans doute il voulait parler de tous les habitans parmi lesquels se trouvaient cinq Européens; il avait de plus trois canons de six, quarante pierriers, un certain nombre de fusils et une grande quantité de poudre et de balles.

« Tamoury régnait à cette époque sur Otouaï, Origoa et Tagoura; les autres îles de l'archipel de Sandwich étaient soumises à Tameamea. Celui-ci, homme courageux et adroit, avait réussi, par le bon accueil qu'il faisait à tous les navires européens qui abordaient à Ovaïhy, non seu-

lement à obtenir une quantité d'objets utiles à ses sujets, mais était aussi venu à bout d'organiser une armée que l'on pouvait qualifier d'invincible, en la comparant à toutes celles des autres îles du Grand-Océan; car il avait près d'une cinquantaine d'hommes de l'Europe à son service, et tant de pièces de petite artillerie, de pierriers de fusils et de munitions, que ces objets avaient beaucoup perdu de leur valeur dans l'archipel.

« Les navigateurs qui m'ont précédé, dit M. Lisiansky, ont représenté ces insulaires comme des voleurs déterminés, je n'ai aucun grief de ce genre à alléguer contre eux. Durant notre séjour dans la baie de Caracocoa, nous en avons été constamment entourés; il ne nous a pas été pris la moindre chose. Je conviens qu'ils ne concluent pas promptement un marché, et qu'ils savent tenir à un prix très-haut tout ce qu'ils ont à vendre; ils s'entendent très-bien les uns les autres sur ce point, et ne rabattent rien de leurs prétentions; ils laissent même passer un jour ou deux, dans l'espérance que l'on en passera par ce qu'ils veulent. Comme nous étions prévenus, nous nous montrions aussi obstinés qu'eux, et nous finissions ordinairement par les amener à être plus raisonnables. Ils ne veulent plus que du fer en barres; les vieux cercles n'ont plus de valeur.

« Depuis dix ans, l'île d'Ovaïhy a subi de grands changemens. Tout y est très-cher à cause du grand nombre de navires américains qui viennent s'y ravitailler. Dans un an, dix-huit navires ont mouillé dans la baie de Caracocoa.

Plusieurs navigateurs avaient porté un jugement favorable sur les insulaires de l'archipel de Sandwich, et les regardaient comme doués de dispositions heureuses. M. Lisiansky partage cette opinion. Il pense qu'ils ne resteront pas longtemps encore plongés dans la barbarie. Il dit qu'ils ont déjà fait de grands pas vers la civilisation, depuis que Cook découvrit leur archipel en 1779, et surtout depuis le règne de Tameamea. Un peu d'industrie systématique ne tarderait pas à les enrichir, grâce à leur position. Leurs îles produisent beaucoup de bois dont quelques-uns sont excellens pour les constructions navales. La canne à sucre croît chez eux; en la cultivant avec soin, ils obtiendraient du sucre et du rhum; ces deux denrées sont très-recherchées à la côte nord-ouest d'Amérique. Le seul inconvénient de ces îles pour faire un commerce étendu, est la rareté des bons ports; on n'en connaît qu'un qui est à Vahou; les autres îles n'ont que des rades. Les toiles que ces insulaires fabriquent sont bien préférables à celles de Noukahiva.

Le 20 juin la *Néva* fit voile d'Otouaï pour la

côte d'Amérique. Du 3 au 7 juillet, on fut entouré d'un grand nombre d'oiseaux aquatiques, qui ne s'avancent jamais très-loin en mer; d'ailleurs, les observations de M. Lisiansky lui faisaient connaître qu'il n'était pas très-loin de l'île Tchirikov: effectivement on l'aperçut le 8 dans le nord-nord-est, à la distance de quarante milles. Le 10 on eut connaissance de Cadiak; en s'approchant du port des Trois-Saints, on vit plusieurs bidarkas ou canots en cuir venir vers le vaisseau; ils portaient plusieurs Russes. Le 13 on laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Paul.

« Je croyais que mon voyage était terminé pour cette année, dit M. Lisiansky; mais il en fut autrement. Dès que je fus arrivé, le capitaine Bander, vice-commandant de l'établissement de Cadiak, mit dans mes mains un écrit confirmant la nouvelle que j'avais reçue de la destruction de notre comptoir à Sitca, par les naturels; il me pria en même temps de l'aider à combattre ces sauvages et à rétablir les choses dans leur ancien état. M. Baranov, agent de la compagnie, y était allé au printemps avec quatre petits navires, montés par cent vingt Russes, et trois cents bidarkas, qui portaient huit cents Aléoutes; il y était encore.

« Concevant de quelle importance il était pour

le commerce russe de recouvrer ce poste, je me préparai à remettre tout de suite en mer. Dix jours auraient suffi pour tout ce que nous avions à faire; mais le temps pluvieux entrava nos opérations, et les vents d'est qui nous étaient contraires, nous retinrent près de six semaines dans le port. L'*Okeen*, navire des Etat-Unis, que j'y trouvai et qui portait le nom de son capitaine, partagea le même sort.

Le 15 août j'appareillai. Le 19 on eut une connaissance confuse de la terre à cause du temps brumeux, bientôt on distingua le cap Edgecumbe. Le lendemain je mouillai à l'entrée du Cross-Sound: Depuis que nous étions le long de la côte de Sitca, l'on n'y distinguait pas le moindre vestige d'habitation. Nous n'y apercevions que des bois impénétrables, qui du bord de l'eau se prolongeaient jusque sur le sommet des montagnes. Jamais je n'avais vu un pays si triste et si sauvage; il paraissait destiné à être habité plutôt par des bêtes farouches que par des hommes.

« Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, une petite pirogue montée par quatre Indiens se dirigea vers nous; ils eurent d'abord l'air effrayé; je leur fis des signes, ils accostèrent le vaisseau. Ils ne voulurent pourtant pas y monter, malgré les boutons de cuivre et les autres bagatelles qu'on leur jeta pour les attirer. Cependant je croyais

être parvenu à gagner leur confiance; mais à la vue de deux grands bateaux en cuir qui sortaient du Cross-Sound, les autres nous quittèrent en nous faisant comprendre que les nouveaux venus étaient leurs ennemis. Nous reconnûmes bientôt que ces canots étaient russes, et appartenaient à la compagnie. Ils venaient d'Yacoutat ou de la baie de Bering, et attendaient M. Baranov qui était allé avec une troupe d'Aléoutes, sous le convoi de deux bateaux armés, chasser la loutre de mer. L'officier qui accompagnait les canots, m'apprit que les Sitcans s'étaient fortifiés, et décidés à ne pas souffrir, sans combattre, que les Russes vinssent former un nouvel établissement chez eux.

« Au coucher du soleil, nos compatriotes nous ayant quittés, la pirogue qui nous avait abordés revint; d'autres hommes la montaient. Ils craignaient de même de monter sur le vaisseau. Ils m'invitèrent par signes à leur rendre visite chez eux. Leurs visages étaient barbouillés de noir et de rouge; l'un entre autres avait un cercle noir qui s'étendait de son front à sa bouche, et le menton rougi; sa figure ressemblait absolument à un masque. Tous étaient armés de fusils. Ils me demandèrent si j'avais quelque chose à leur donner en échange de deux peaux de loutre. Ils se conduisirent très-paisiblement; cependant je faisais tenir constam-

ment les canons chargés à mitraille, parce que je pensais que la prudence m'ordonnait d'être sans cesse sur mes gardes.

« L'Okeen que nous avons vu à Cadiak, était arrivé avant nous à Cross-Sound. Lorsque nous eûmes mouillé plus avant dans cette baie, ce navire quitta l'endroit où il était auparavant et se rapprocha de nous, s'imaginant que nous faisons un commerce très-actif en peau de loutres. Le 26 après midi, une pirogue montée par trois jeunes gens accosta l'Okeen. Instruit que l'un d'eux était le fils d'un de nos plus grands ennemis, je ne pus résister au désir de l'avoir en mon pouvoir; j'expédiai donc la iolle à la poursuite de la pirogue dès qu'elle s'éloigna de l'Okeen; il ne put l'atteindre; on tira sur les Indiens, ils ripostèrent par des coups de fusil; ce qui annonçait à quelles gens nous avons affaire. Ils percèrent le grand canot qui était le long du vaisseau. Deux navires de la compagnie étaient à l'ancre dans la baie, je leur fournis beaucoup d'objets qui leur manquaient et entre autres je donnai à chacun deux canons.

« Aucun naturel ne reparut jusqu'au 31. On aperçut ce jour-là le long du rivage une grande pirogue conduite par douze hommes nus; ils avaient le visage et le corps barbouillés de différentes couleurs, et les cheveux saupoudrés de duvet

blanc. Nos canots étant alors occupés à pêcher à une distance considérable du vaisseau, j'appréhendai que le dessein de ces sauvages ne fût de les attaquer. Je fis en conséquence tirer quelques coups à mitraille; mais la pirogue s'enfuit derrière des îles où nous ne pouvions l'atteindre.

« Le capitaine Okeen fut attaqué en revenant des bois. J'envoyai aussitôt une chaloupe armée contre les sauvages; ils échappèrent en faisant passer leur pirogue par-dessus un banc, et la poussant dans une autre baie où la chaloupe ne put entrer; celle-ci fut ensuite dépêchée à nos pêcheurs qui revinrent tous sans accident au coucher du soleil.

« Les sauvages tirent très-bien comme on l'a vu plus haut; j'en eus encore une preuve par le triste état de la chaloupe du capitaine Okeen, et par le collet de son habit qui avait été percé d'une balle. Comme il se plaignait, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'ayant, de même que ses compatriotes, donné des armes à feu à ces barbares, il ne devait pas être surpris de ce qu'ils en faisaient usage. Le 8 septembre ce capitaine mit à la voile pour retourner dans son pays.

« Le 19 M. Baranov arriva sur l'Yermak. Son arrivée me fit le plus grand plaisir, car depuis plus d'un mois je l'attendais impatiemment dans cet affreux climat, et j'avais fini par douter qu'il

fût encore en vie. Il avait essuyé des temps horribles durant sa navigation dans les différens bras de mer où il avait pénétré à l'ouest. Deux jours auparavant un coup de vent l'avait séparé d'une partie de son monde qu'il attendait à chaque instant.

« Indépendamment de la chasse aux loutres qui avait été heureuse, puisque malgré les obstacles il en rapportait seize cents peaux, il avait eu aussi pour but dans son expédition de punir les sauvages qui avaient détruit le comptoir; ses projets ne réussirent pas, les Colouches qui habitent depuis Housnov (1) jusqu'aux îles au sud de Sitca, s'enfuirent à son approche; il sacca-géa leurs maisons.

« Malgré l'espoir dont M. Baranov s'était flatté, les chasseurs dont un coup de vent l'avait séparé, n'avaient pas encore paru le 23; un canot armé fut envoyé à leur recherche; il arriva le soir soixante bidarkas qui en faisaient partie; parmi les hommes qui les montaient il y avait vingt Russes. Je fis suspendre pendant la nuit une lanterne à chacun de nos mâts de perroquets pour guider les embarcations que l'on attendait encore.

---

(1) Le détroit de Chatam de Vancouver. Les indiens nomment passage de Stephen, *Ecou*.

« Le lendemain à la pointe du jour, voyant qu'une grande étendue de mer le long de la côte était couverte par les bateaux-chasseurs, j'expédiai ma chaloupe armée de quatre pierriers pour protéger nos gens. Ensuite j'allai à terre avec mes officiers. Un tableau entièrement nouveau s'y offrit à mes regards. Plusieurs familles de chasseurs avaient déjà dressé leurs tentes; les uns faisaient sécher leurs vêtemens; d'autres allumaient du feu; ceux-ci faisaient leur cuisine; ceux-là accablés de fatigue s'étaient étendus sur l'herbe pour se reposer. Quand je débarquai, plus de cinq cents de ces hommes, parmi lesquels il y avait plusieurs chefs ou toyons, vinrent au devant de moi.

« J'avais passé quelques heures au milieu de cette troupe bruyante, lorsque des chasseurs qui arrivaient répandirent la nouvelle que des bateaux restés en arrière avaient été attaqués par les Sitcans; les Russes au service de la compagnie s'embarquèrent aussitôt, et dès que je fus à bord, je fis partir pour les soutenir mon grand canot et la iolle, sous le commandement du lieutenant Arbonsov; la petite flotte revint le soir. L'on n'avait pas rencontré l'ennemi, cependant l'on apprit qu'il s'était emparé d'un bidarka, et avait coupé la tête à deux hommes qui s'y trouvaient.

« Le 25 la plupart des bidarkas de la troupe de

M. Baranov étaient de retour, la manière dont les Aléoutes se forment une tente est expéditive. Ils retournent leur bidarka la quille en l'air, et le mettent sur le côté; deux bâtons longs de cinq pieds, placés l'un à une extrémité, le second à l'autre soutiennent une perche posée transversalement et supportant les avirons qui de l'autre bout s'appuient sur le bateau; on les couvre de peaux de phoques, et la tente est prête; le feu est allumée en dehors; sans cesse on y voit quelqu'un, surtout le matin, occupé à faire rôtir ou bouillir de la viande.

« La compagnie de chasseurs de M. Baranov était composée d'habitans d'Alachka, de Cadiak, de Kenay ou Cook's-River, et de Tchouhatchès, ou habitans de la rade du Prince-Guillaume. Quand elle partit d'Yacoutat, elle était forte de quatre cents bidarkas, portant à peu près neuf cents hommes; il ne restait plus que trois cents cinquante bateaux et huit cents hommes; les autres avaient été renvoyés à Yacoutat, pour cause de maladie, ou étaient morts. La troupe était commandée par trente-six toyons qui reçoivent leurs ordres des Russes employés au service de la compagnie. Ils n'avaient autrefois pour se défendre que les lances et les flèches dont ils se servent à la chasse; M. Baranov leur avait récemment distribué des fusils.

« Les Aléoutes vinrent en foule à bord le 26 et le 27; je leur fis bon accueil et les régalai; les toyons furent admis dans la chambre, où je leur versai de l'eau-de-vie. Leur imagination fut si frappée de tout ce qu'ils virent, qu'ils quittèrent la *Néva* persuadés que j'étais l'homme le plus riche du monde.

« L'après-midi nous fûmes invités à assister à une danse des Tchouhatchès; ils vinrent au-devant de nous en chantant; ils avaient la tête saupoudrée de duvet blanc comme les douze Sitcans que nous avons déjà vus. Chacun tenait un aviron à la main, excepté le toyon qui, vêtu d'un vieux manteau de drap et la tête coiffée d'un chapeau rond, marchait à côté de sa troupe. Du moment où ils nous rencontrèrent ils se mirent en rond et commencèrent leur danse qui consistait à faire des contorsions, chacun suivant son caprice, en chantant ou en s'accompagnant du son d'une vieille marmite fêlée sur laquelle ils frappaient. Ils finirent par arriver à un tel degré de frénésie, que nous trouvions ce spectacle horrible, tandis que les naturels le considéraient avec ravissement. Ce singulier divertissement terminé, je fis distribuer du tabac à ceux qui nous l'avaient donné. Le soir le reste de nos chasseurs arriva. Alors n'ayant plus personne en arrière, nous primes le parti d'attaquer sans re-

tard nos ennemis les Sitcans ; à moins qu'ils ne consentissent à nous laisser former un second établissement dans leur pays.

« Nous sortimes donc de Cross-Bai le 29. Le temps était si calme, qu'il fallut remorquer nos bâtimens, jusqu'à dix heures du soir qu'on laissa tomber l'ancre à peu de distance de l'ancien village des Sitcans. L'apparence formidable de notre flottille avait sans doute effrayé nos ennemis ; on entendit à terre un grand bruit qui venait, à ce que l'on supposa, de quelque cérémonie de sorcellerie pratiquée par un de leurs chamans.

« Le lendemain l'on débarqua, et l'on prit possession du village, situé sur un coteau assez haut, et convenable pour un fort. M. Baranov aurait sans doute préféré cet emplacement à celui qu'il avait choisi, et où, deux ans auparavant, trente de nos compatriotes avaient perdu la vie ; mais alors il appartenait à ces mêmes naturels dont il cherchait à cultiver l'amitié. Voulant m'assurer si les ennemis étaient dans le voisinage, je fis faire, avant de débarquer, plusieurs décharges d'artillerie et de mousqueterie de différens côtés, vers les endroits où nous supposions que les sauvages pouvaient être en embuscade, et j'envoyai M. Arbousov dans la chaloupe, en reconnaissance le long des rivages voisins. Vers midi nous avions mis en batterie quelques

pièces de campagne et deux canons de six, sur le coteau que je nommai *Nouvel - Arkhangel*. Bientôt on découvrit une grande pirogue ennemie qui épiait à une certaine distance entre les îles. Notre chaloupe l'attaqua sur-le-champ, elle sauta en l'air ; on parvint avec peine à sauver six hommes de l'équipage ; quatre étaient grièvement blessés. Ces gens revenaient de Housnov avec une provision de poudre et de pierres à fusil. Le chef qui était dans la pirogue, l'avait quittée en apercevant nos bâtimens, et était retourné par terre à son village. J'en fus fâché, parce que c'était un homme d'importance et d'un caractère violent. Si nous l'eussions pris, c'eût peut-être été un moyen de terminer notre entreprise sans autre combat. Vers le soir, les Sitcans nous envoyèrent un ambassadeur chargé de faire des ouvertures amicales. On lui dit que nous étions prêts à traiter à l'amiable, pourvu que ses compatriotes consentissent à nous envoyer leurs chefs pour convenir des conditions ; et l'on ajouta que, s'ils rejetaient cette offre, ils seraient punis avec la dernière rigueur de leur précédente perfidie. Il partit dans la nuit.

« Le lendemain matin, il revint avec un autre naturel, expédié comme otage pour prouver les bonnes intentions des Sitcans. En approchant dans leur pirogue, ils entonnèrent une chanson